

PRÉFACE

Julie Vatain-Corfdir

D'où vient ce plaisir que nous éprouvons à voir des parapluies sur scène ? C'est que l'illusion d'être en extérieur, sous l'éternité du ciel, naît d'un objet vrai. Une métaphore de l'infini créée par un objet fini [...]. La vue du parapluie suscite en nous le désir d'être à la fois sec et mouillé : d'avoir la sensation de la pluie comme celle de l'abri [...]. Une chose réelle engendre un monde de choses illusoires ¹.

Cette brève méditation de Sarah Ruhl, placée dans un recueil d'essais qui chevillent l'écriture théâtrale à l'expérience du quotidien, est emblématique de son œuvre où la métaphore surgit à tout moment d'une poétique du concret transfiguré par la scène. Pommes, lettres, tricycle, engin médical baroque, statue historique ou simple bobine de ficelle, les objets sur la scène de Ruhl ont des trajectoires déroutantes, une portée souvent symbolique et une matérialité sensorielle qui retourne contre elles-mêmes les attentes du naturalisme états-unien. Loin de chercher à reproduire un cadre vraisemblable, les détails visuels du théâtre de Ruhl se font moyens poétiques, points d'ancrage à l'invention et à l'humour. À l'instar de sa protagoniste Eurydice qui envisage un système philosophique à base de chapeaux – et s'interroge ainsi sur l'épistémologie du geste consistant à « mettre sa tête dans un espace vide ² » –, Ruhl pourrait signer une dramaturgie du parapluie, objet trivial, qu'elle transmute ici en révélateur d'illusion théâtrale. Le parapluie marque une séparation, entre le sec et le mouillé comme entre la réalité de

¹ Ruhl, 2015, p. 6. Les traductions des citations de la préface sont les miennes.

² Le texte final d'*Eurydice* conserve la mention de ce système philosophique sans garder le monologue qui le détaillait dans les premières versions de la pièce. Cette citation provient du manuscrit d'une représentation à Brown University en 2000, disponible dans les archives de Ruhl à la Beinecke Library de Yale (boîte 1, dossier *Eurydice* 3, p. 81).